

ACADÉMIE D'AIX - MARSEILLE	SESSION 2006
Concours externe de professeur des écoles Admission : Épreuve orale d'entretien : exposé et entretien avec le jury	
Durée : 1 heure de préparation + 10 minutes d'exposé + 15 minutes d'entretien	

Sujet J2-3

« *Retour à l'école de Jules Ferry* » ;
extrait de « *L'école obligatoire : pour quoi faire ?* » ; Claude Lelièvre, ed. Retz ; 2004

Nombre de pages du sujet : 3 (hors page de garde)

Dégagez les idées essentielles de ce document.

Jeudi 22 juin 2006 – après-midi
Candidats 4 et 5

Retour à l'école de Jules Ferry

Il convient cependant de prendre l'exacte mesure du moment ferryste, si chargé d'histoire, de mémoire (voire de légende ou de mythe), toujours présent dans le débat lorsqu'il s'agit de l'École de la République et de son noyau dur, l'École obligatoire.

Jules Ferry ne met certes pas en place un primaire « *élémentaire* » (reposant sur une « *élémentation* » fondamentale des savoirs), mais il s'oppose aussi avec beaucoup de vigueur à une conception « *rudimentaire* » du primaire. Il est clair que, pour Jules Ferry, l'École obligatoire républicaine ne peut pas en rester aux « rudiments ». Ce n'est pas le moindre des paradoxes que cette légende qui attribue à Jules Ferry une fixation sur le « lire-écrire-compter » (et plus généralement une focalisation sur les « rudiments », sur un « *primaire rudimentaire* »), alors qu'il n'a cessé de lutter en sens contraire.

« Une école d'éducation libérale » ?

En réalité Jules Ferry tente d'inverser la hiérarchie entre les enseignements dits « fondamentaux » (et traditionnels) et les enseignements dits « seconds », « accessoires ». C'est précisément dans ces enseignements dits « accessoires » que réside pour Jules Ferry la rupture entre « l'ancien régime » et le « nouveau », une véritable révolution.

« C'est autour du problème de la constitution d'un enseignement vraiment éducateur que tous les efforts du ministère de l'Instruction Publique se sont portés [...]. C'est cette préoccupation dominante qui explique, rallie, harmonise un très grand nombre de mesures qui [...] lorsqu'on en n'a pas la clef pourraient donner prétexte à des reproches d'excès dans les nouveaux programmes, d'accessoires exagérés, d'études très variées et qui ne paraissent pas, au premier abord, suffisamment convergentes : tous ces accessoires auxquels nous attachons tant de prix, que nous groupons autour de l'enseignement fondamental et traditionnel du « lire-écrire-compter » : les leçons de choses, l'enseignement du dessin, les notions d'histoire naturelle, les musées scolaires, la gymnastique, les promenades scolaires, le travail manuel de l'atelier placé à côté de l'école, le chant, la musique chorale. Pourquoi tous ces accessoires ? Parce qu'ils sont à nos yeux la chose principale, parce que ces accessoires feront de l'école primaire une école d'éducation libérale. Telle est la grande distinction, la grande ligne de séparation entre l'ancien régime, le régime traditionnel, et le nouveau¹. »

Il s'agit d'ailleurs moins d'inverser l'ordre de préséance des matières enseignées (les hiérarchies horaires des différents enseignements ne sont pas bouleversées dans les programmes définis par l'arrêté du 27 juillet 1882) que de favoriser l'introduction de « nouvelles méthodes ».

Jules Ferry souligne lui-même qu'il s'agit d'abord de changer l'esprit de l'enseignement contre « la discipline mécanique de l'esprit ». Et il prend pour exemple l'enseignement « basique » par excellence, l'apprentissage de la lecture – ce qui en surprendra plus d'un :

« Les hommes d'ancien régime dans l'enseignement primaire sont un peu surpris de ce que nous entreprenons ; ils sont même un peu choqués ! Mais, disent-ils, est-ce que, autrefois, avec les anciennes méthodes, avec les programmes restreint à lire, à écrire et à compter, on ne faisait pas des élèves sachant bien lire, écrivant correctement, comptant à merveille,

¹ Discours de J. Ferry au congrès des instituteurs et institutrices de France du 19 avril 1881, Paul Robiquet, *Discours et opinions de Jules Ferry*, Armand Colin, 1896, t.IV, pp. 249-251.

comptant et écrivant peut-être mieux que ceux d'aujourd'hui, au bout d'un an ou deux d'école ? Cela est possible ; il se peut que l'éducation que nous voulons donner dès la petite classe nuise un peu à ce que j'appelais tout à l'heure la discipline mécanique de l'esprit. Oui, il est possible qu'au bout d'un an ou deux, nos petits enfants soient un peu moins familiers avec certaines difficultés de la lecture ; seulement, entre eux et les autres, il y a cette différence : ceux qui sont plus forts sur le mécanisme ne comprennent rien à ce qu'ils lisent, tandis que les nôtres comprennent. Voilà l'esprit de nos réformes². »

Dans le même sens, Jules Ferry condamne sans appel l'importance excessive donnée à l'exercice de la dictée. « Aux anciens procédés qui consomment tant de temps en vain, à la vieille méthode grammaticale, à la dictée – à l'abus de la dictée –, il faut substituer un enseignement plus libre, plus vivant, plus substantiel³. » Il en vient à mettre en cause la prétention excessive de l'orthographe. « Mettre l'orthographe, qui est une des grandes prétentions de la langue française, mais prétention parfois excessive, au premier rang de toutes les connaissances ce n'est pas faire de la bonne pédagogie : il vaut mieux être capable d'écrire une lettre, rédiger un récit, de faire n'importe quelle composition française, dût-on même la semer de quelques fautes d'orthographe⁴. »

A vrai dire, ce qui est en jeu dans ces orientations, c'est un certain rapprochement tenté (ou rêvé ?) avec l'enseignement secondaire dont ne peut pas bénéficier, à l'époque, la quasi-totalité des élèves du primaire. C'est en tout cas ce que dit explicitement Jules Ferry lui-même dans son célèbre discours au congrès pédagogique des instituteurs et institutrices de France du 19 avril 1881 :

« Ce nouvel enseignement pourra se répandre sur les domaines divers qui sont en dehors du cercle traditionnel de l'enseignement primaire, de façon à revêtir le caractère d'un enseignement secondaire au petit pied. Désormais, entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, plus d'abîme infranchissable [...] et l'on peut dire, dès le premier et le plus humble échelon, c'est une éducation libérale* qui commence pour la nation toute entière⁵. »

Mais pour vraiment être au clair et très au fait sur ce sujet assez capital, il convient sans doute de prendre en compte – tout en les distinguant (comme le fait remarquablement Pierre Kahn) – aussi bien le « rêve » de l'école républicaine de Jules Ferry que sa « réalité ».

Car la réalité des programmes et des orientations pédagogiques codifiées par les manuels, ainsi que la réalité des pratiques enseignantes sont indubitablement à distance respectables de ces ouvertures, de ces envolées, de ces ambitions proclamées. Certes, comme le dit très bien Pierre Kahn à propos de l'enseignement scientifique de l'école primaire de la troisième république :

« Il y a des discours, souvent un peu exaltés, qui accompagnent cet enseignement ; son rattachement aux perspectives ouvertes par la refondation républicaine de l'école [...] ; sa consécration sur l'autel des « humanités primaires », voire « l'éducation libérale » [...] ; l'inscription de l'enseignement scientifique primaire au cœur de « l'idéologie scolaire »

² Ibid.

³ Discours de Jules Ferry au congrès pédagogique des directeurs et directrices d'écoles normales et inspecteurs primaires du 2 avril 1880, Paul Robiquet, *op. cit.*, t. III, p. 521.

⁴ Discours de Jules Ferry au Sénat, le 31 mars 1881, à propos de « la loi sur les titres de capacité », Paul Robiquet, *op. cit.*, t. III, p. 554.

* il faut bien sûr entendre ici « libéral » dans le sens qu'il peut avoir pour les « arts libéraux » ou les « carrières libérales » (note de C. Lelièvre)

⁵ *Op. cit.*, t. IV, p. 251

caractéristique de ce que l'on appelle « l'école républicaine », sans toujours distinguer sa prose de sa poésie⁶. »

Et cela peut être pris comme une promesse (merveilleuse) ; et cela a été effectivement pris historiquement pour une promesse, une promesse qui nous travaille encore et qui a donc son efficacité et sa réalité.

Encore faut-il être lucide sur la réalité historique elle-même, afin de mieux mesurer le chemin parcouru et de mieux baliser le chemin à parcourir (sans nostalgie déplacée, ou découragement intempestif). Car on vient de loin, on revient de loin, et d'abord une séparation radicale entre « l'ordre » du secondaire et « l'ordre » du primaire, que Jules Ferry a lui-même contribué à approfondir institutionnellement.

L'école obligatoire : pour quoi faire ?

Claude Lelièvre

pp. 21-24

Retz, 2004

⁶ Pierre Kahn, *La leçon de choses : naissance de l'enseignement des sciences à l'école primaire*, Le septentrion, 2002, pp. 227-228.